

**Simon Bouquet**

*Université Paris-Ouest La Défense*

**André Green : rencontre entre psychanalyse  
et linguistique néosaussurienne**

*Résumé* : André Green est certainement, avec Jacques Lacan, le théoricien français de la psychanalyse qui s'est intéressé la plus activement à penser la rencontre de sa discipline avec la linguistique. Simon Bouquet (dans un texte prononcé lors de l'hommage organisé par la Société Psychanalytique de Paris en novembre 2012) reprend l'historique de cette rencontre avec la linguistique – procuré par Fernando Urribarri dans sa préface au recueil *Du signe au discours* – et propose un amendement à ce dernier pour mettre en lumière un ultime épisode de l'aventure greenienne d'une rencontre entre psychanalyse et linguistique : une période néosaussurienne, consécutive à la découverte par Green des *Écrits de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure.

*Mots-clé* : André Green, Saussure, Winnicott, langage, psychanalyse, linguistique, interdisciplinarité, *Écrits de linguistique générale*, *De l'essence double du langage*

Les deux grands psychanalystes français qui ont pensé les rapports entre psychanalyse et linguistique me semblent – regardés à travers ma lunette de linguiste – être à l'évidence Jacques Lacan et André Green.

Chez Lacan, ces rapports se nouent de manière plutôt dogmatique, tout d'abord dans la filiation que désigne, du côté de la linguistique, un nom du père – celui du Saussure du *Cours de linguistique générale* –, puis dans l'émancipation proclamée d'une *linguistique*.

Green me semble, quant à lui, avoir contribué à la rencontre entre psychanalyse et linguistique sur un mode moins dogmatique et moins ambigu – plus éclectique, et, j'aurais envie de dire : plus intrépide. Fernando Urribarri, dans sa préface au recueil *Du signe au discours*, distingue, dans l'histoire de cette rencontre, trois périodes :

- *D'abord, une période dite lacanienne, couvrant les années 60.* Si Green est lacanien, il l'est de façon critique – ainsi, selon ses propres dires, il n'a jamais été convaincu par l'aphorisme « l'inconscient est structuré comme un langage ». Dans un article de 1962 déjà, il refusait le « réductionnisme » lacanien qui assimile un « signifiant freudien » et un « signifiant saussurien » (correspondant respectivement à l'« économique » et au « symbolique »). En 1962, après avoir thématiqué les mécanismes de défense comme « travail du négatif », il écrit : « Il s'agit ici d'un autre aspect de déchiffrement de cette langue de l'inconscient qui est peut-être différente du langage – sans cesser d'être un langage. *Il nous faut encore faire* (je souligne) *cette linguistique comparée des divers ordres de registre du discours analytique, du rêve, du fantasme, du symptôme, etc.* ». Je souligne, parce que l'appel à la pratique de « cette linguistique comparée de divers ordres de registre » est, à l'époque, une position singulière – sur laquelle je reviendrai.

- *La deuxième période – qu'Urribarri nomme post-lacanienne – s'étend des années 70 à la fin des années 80.* Lacan est devenu chef d'école, et nombre de ses disciples ont rompu avec lui. Green, qui s'inscrit dans cette dissidence, développe sa critique du lacanisme – en particulier regardant la théorie du symbolisme et de la signification. Il trouve chez Winnicott une inspiration décisive. Dans *Le discours vivant*, en 1973, il élabore une notion de la symbolisation liée au transitionnel ; abordant le concept de « cadre », associé à l'« espace potentiel », il définit l'objet analytique lui-même comme transitionnel. En 1984, dans « Le langage dans la psychanalyse », il écrit, plus précisément : « la langue psychanalytique montre qu'elle inclut la *fonction transitionnelle* du langage » ; il introduit la notion-clé, également d'inspiration winnicottienne, de « sujet joueur » ; et

il écrit : « La nécessité de recourir au cadre repose sur un présupposé implicite simple, et cependant, à ma connaissance, jamais explicité. Si le langage est *médiation* vers l'inconscient, alors, il faut faire subir à la parole *et aux conditions de sa production* une modification telle que sa fonction médiatrice en devienne audible. »<sup>1</sup>. Urribarri résume ainsi – magnifiquement, à mon goût – cette facette de la pensée greenienne : « Le cadre est appelé ‘appareil de langage’ car son but est la transformation la plus extrême possible de la production psychique en langage (...). Le langage, surinvesti par le transfert, fonctionne comme un médiateur vers ce qui n’est pas langage, vers l’inconscient. »

– *La troisième et dernière période – à partir des années 90 – est présentée par Urribarri à la fois comme celle du « modèle d’un nouveau paradigme psychanalytique » et comme celle d’un « tournant sémiotique » – fondant « une métapsychologie contemporaine de la création et de la destruction du sens » . La thèse de la tiercéité, inspirée par la sémiotique de C. S. Peirce, devient un élément-clé du modèle théorique greenien. « La catégorie propre à la psychanalyse est celle du sens », écrit Green en 1995. Et en 2002 : « Appliquées au langage tel que l’entend le psychanalyste, les idées de Peirce rendent compte, à travers l’idée de l’interprétant, de l’effet d’*irradiation* des signifiants comme des signes, de leur propagation bien au-delà du temps de leur énonciation (...) ».*

\*

Je voudrais maintenant vous faire part de réflexions que m’inspire ce parcours historique – et suggérer un amendement quant à sa troisième période.

En fait, dès la première période, en 1962, André Green a posé la thèse, essentielle et durable, que j’ai mentionnée : « Il nous faut faire une linguistique comparée des divers ordres de registre du discours analytique, du rêve, etc. ». C’est bien cette thèse qui se reformule ainsi dans les termes des années 80 : il nous faut faire une linguistique *qui réponde des conditions de production de la parole liées à la fonction transitionnelle du langage dans le cadre analytique*. Or, cette linguistique qu’il appelle de ses vœux – peu compatible avec la doxa saussurienne du structuralisme, tout comme avec celle de la grammaire chomskyenne qui lui a succédé – cette linguistique, Green *ne la rencontrera pas vraiment*. Mais il l’a identifiée et définie, et il ne cessera de la désirer. Quand je dis qu’il ne l’a pas rencontrée, je veux dire qu’il ne l’a pas rencontrée articulée comme telle, et comprise comme une épistémologie. Et pourtant, dans les dernières années de sa vie, il s’enthousiasmera de ce qu’une

---

<sup>1</sup> Dans cet article, Green parle d’effets de l’inconscient sur le langage à tous niveaux : de celui de la phonologie à celui de la syntaxe.

telle épistémologie transparaisse – ironie du sort – dans les textes originaux de Saussure découverts en 1996.

Mais avant de dire quelques mots de cette découverte, je voudrais faire deux remarques sur la quête d'André Green regardant la linguistique.

*Première remarque* - S'il ne rencontre pas la linguistique désirée, Green pressent, et en quelque sorte théorise même, que son caractère essentiel est d'être une linguistique de *jeux de langage* (pour parler avec des mots de Wittgenstein) – ou mieux : d'être une *linguistique de genres* (pour parler comme Schleiermacher dans son projet d'une herméneutique matérielle). En effet, lorsqu'il définit l'*hyper-genre* « psychanalyse » comme une séquence des *hypo-genres* « rêve dans le sommeil » / « récit de rêve en séance » / « associations libres » / « interprétations » –, c'est bien sur l'hétérogénéité des *conditions de production langagières* que Green attire l'attention.<sup>2</sup>

*Seconde remarque* - Green, dont la curiosité restait toujours en éveil, s'est intéressé, chemin faisant, à des théoriciens dont la réflexion nourrit, à des degrés divers, une contestation de la linguistique logico-grammaticale reçue du *Cours de linguistique générale*. En 1997, dans « Le langage au sein de la théorie générale de la représentation », il retrace ce qu'il nomme sa *trajectoire* à ce propos. Il a lu, nous dit-il, Bally, chez qui il se félicite de trouver une reconnaissance de l'affectif et le projet (un projet en réalité très ambigu) d'une linguistique de la parole. Chez Hagège, mais surtout chez Culioli, ce qui l'a retenu, c'est la perspective « énonciative » et une théorie de l'interlocution. Chez Halliday et chez Austin, il voit la possibilité d'introduire dans l'analyse linguistique *le corps du sujet parlant*. Toutefois, c'est essentiellement l'application linguistique de la sémiotique générale de Peirce qui lui apparaît (ainsi qu'il l'a écrit en 1990) comme « une plus grande source de possibilité » que la conception saussurienne du signe relayée par Lacan.

Mais après avoir ainsi retracé sa trajectoire, en 1997, Green se montre sceptique et désabusé. Il écrit : « Il est clair que les rapports entre linguistique et psychanalyse demeurent laborieux. Les espoirs que Lacan avait mis en eux ont été déçus ». Et la première des conclusions de cet article de 1997 est, tout simplement, que « linguistique et psychanalyse se croisent sans se rencontrer ».

---

<sup>2</sup> En parlant de *fonction transitionnelle du langage* il défait, de fait, le schéma de Jakobson, dont il pressent probablement la fragilité théorique. Cf. mon article « Psychanalyse et linguistique. Croisements et rencontre autour d'une crise du sens », *Penser les limites. Ecrits en l'honneur d'André Green.*, (dir. C. Botella), Paris, Delachaux et Niestlé, 2002.

C'est, très précisément, cette phrase qui a aiguillonné mon désir de rencontrer André Green, à la fin de l'année 2000, pour lui proposer de participer au Cahier de l'Herne *Ferdinand de Saussure*<sup>3</sup>. Comme tous les contributeurs de cet ouvrage, il a pu alors prendre connaissance, en pré-publication, de l'édition Gallimard des *Ecrits de linguistique générale* que je préparais, et y découvrir le texte du manuscrit *De l'essence double du langage* – qui est le brouillon d'un livre qu'on croyait perdu et qui, après être resté ignoré pendant un siècle dans un placard de la demeure genevoise des Saussure, devait être publié pour la première fois en 2002.

Or, la découverte des *Ecrits de linguistique générale* a marqué un changement – une rupture, même – dans la relation d'André Green à la linguistique, et cette rupture a été suffisamment importante pour qu'on puisse y voir, selon moi, le seuil d'une quatrième période de cette relation – une période que je proposerais d'appeler *néo-saussurienne*.

De cette rupture témoigne, d'abord, l'article « Linguistique de la parole et psychisme non conscient » paru en 2003<sup>4</sup> : Green y fait part de sa découverte, chez le Saussure des *Ecrits*, de l'opposant le plus satisfaisant et le plus radical au Pseudo-Saussure de 1916. En effet, les *Ecrits* ne font rien moins que réduire à néant la doxa – parfaitement apocryphe – du *Cours*, selon laquelle la linguistique aurait « pour unique et véritable objet la langue en elle-même et pour elle-même ». Tout au contraire, le Saussure des *Ecrits* postule que l'épistémologie qu'il projette devra unir *inséparablement* linguistique de la langue et linguistique de la parole. Et quant à la langue elle-même, les *Ecrits* contredisent le *Cours*, affirmant notamment que la phonologie et la syntaxe sont des disciplines sémiotiques, tout comme la morphologie et la lexicologie.

Pour mesurer les effets de cette découverte néo-saussurienne – je dis néo-saussurienne car c'est réellement d'un Saussure nouveau qu'il s'agit – pour mesurer les effets de cette découverte chez Green, il suffit de comparer la conclusion désabusée de son article de 1997 – « linguistique et psychanalyse se croisent sans se rencontrer » – à celle, enthousiaste, de son article de 2003 : « L'ordre discursif, écrit-il, n'a pas trouvé sa place dans le *Cours*. Manquent également les

---

<sup>3</sup> Mon article de 2002 dans *Penser les limites* s'ouvrira sur ces mots : « Envisageant la question du langage au sein de la théorie de la représentation, André Green note que *linguistique et psychanalyse se croisent sans se rencontrer*. Remarque quelque peu douloureuse de sa part, peut-être: sa propre œuvre n'est-elle pas parcourue par une recherche persévérante de leur articulation? » (*art. cit.*, p. 87). Dans une discussion à Genève, en juin 2001 (radiodiffusée sur Radio Suisse Romande) il confiera : « A l'époque, il n'y avait pas de théorie psychanalytique, en dehors de celle de Lacan, qui se soit livrée à une réflexion sur le langage. Alors j'ai vécu pendant des années un déchirement parce que d'un côté je ne voulais pas cesser de m'intéresser au langage, et d'un autre côté tout ce que je lisais sur le langage de la main des psychanalystes en majeure partie lacaniens ne me convenait pas. » (« Interpréter: de la langue à la parole. André Green, François Rastier et Jean Starobinski dialoguent avec Simon Bouquet », Cahier de l'Herne *Ferdinand de Saussure*, Paris, 2003, p. 299)

<sup>4</sup> Cette contribution au Cahier de l'Herne *Ferdinand de Saussure* a été présentée oralement lors d'une rencontre préparatoire organisée à Genève par l'Institut Ferdinand de Saussure, en juin 2001.

références au contexte et au vaste champ où figurent aussi bien les actes de langage que le jeu de langage et la volonté de signifier. *La chance d'une linguistique interprétative est maintenant ouverte. Avec l'espoir que le dialogue avec la psychanalyse s'établisse sur des bases mutuellement enrichissantes.* »

Cet enthousiasme de l'article de 2003 n'aura pas faibli sept ans plus tard, dans le dernier article du recueil *Du signe au discours* – titré de façon émouvante « Psychanalyse et théories du langage : hésitations et conclusions ». Cet article s'ouvre sur ces mots (et mon nom, qui y est mentionné, doit être entendu essentiellement comme celui de l'éditeur des *Ecrits de linguistique générale*) : « Au moment d'aborder mon exposé, fruit d'une réflexion qui s'étend de 1953 (à) 2010 (...) j'hésite entre deux positions. La première serait de poursuivre cette ligne de réflexion en tentant de repérer les dernières tendances, les plus actuelles, comme notre hôte nous y invite. Cette position, à mon avis, ne change rien au fond du problème. La tendance opposée, qui a recueilli récemment mon adhésion suite aux travaux de Simon Bouquet et de François Rastier, m'a donné l'impression qu'il y a eu maldonne au départ, que la psychanalyse française, sous l'impulsion de Lacan, a fait fausse route, et qu'il est enfin temps de redresser la barre ». (Significativement d'ailleurs, les seuls linguistes français que Green mentionne encore en 2010 sont aussi les seuls à avoir reconnu sans équivoque la révolution néo-saussurienne : Antoine Culioli et François Rastier – François Rastier que je n'ai pas mentionné parmi les linguistes rencontrés jusqu'en 1997, car Green ne l'a rencontré qu'après.)

Mais comment l'épistémologie qui se laisse lire dans le Saussure des *Ecrits* peut-elle permettre de redresser la barre ? Autrement dit : comment cette épistémologie est-elle précisément celle d'une *linguistique interprétative* – ou encore : celle d'une linguistique des jeux de langage et des genres, c'est-à-dire, de fait, d'une *linguistique comparée de divers ordres de registre de la parole* ?

La réponse à cette question tient dans quelques principes – que je n'aurai le temps d'évoquer que très brièvement. Ce sont les principes d'une science – en d'autres termes : c'est une épistémologie – définissant le dispositif de son observation empirique ; définissant la forme prise par ses lois ; définissant le mode de réfutabilité qui lui est propre ; définissant ses objets (au plan de la langue, ces objets sont locaux : des signes, dans leur triple articulation phonémique, morphémique et syntaxique ; au plan de la parole ce sont des objets sémiotiques globaux, attachés à des genres ou des jeux de langage) ; et surtout définissant l'articulation inséparable du plan de la langue et du plan de la parole ; tout cela sur le fondement du principe d'une différentialité (que Saussure nomme également *négativité*), et sur l'arrière-plan d'une méthodologie permettant de rendre compte de ce qu'on peut appeler l'« ouverture » du sens (dans ses multiplications) ainsi

que de sa « fermeture » (dans ses désactivations). Cette liste est évidemment bien laconique ; elle sténographie pourtant une épistémologie qui fait ses preuves dans l'analyse de la littérature et particulièrement de la poésie, mais aussi dans l'analyse de l'éthique du droit par exemple, ou dans l'analyse des traditions scripturaires religieuses.

De fait, cette épistémologie néo-saussurienne concourt à une refondation *herméneutique* de la linguistique et/ou, conjointement, à une refondation *linguistique* de l'herméneutique. En d'autres termes, la linguistique néo-saussurienne est, dans son essence, une linguistique de l'interprétation, au sens technique que revêt le terme d'*interprétation* en linguistique. (Et c'est parce que, dès les années 1980, Rastier avait fondé *de facto* sa sémantique sur ce postulat, qu'il était par avance, comme Green l'a bien compris, un authentique linguiste néo-saussurien.)

Le caractère foncièrement interprétatif de l'épistémologie néo-saussurienne a une conséquence apparemment paradoxale : la linguistique dont elle pose les principes ne peut aucunement être la propriété des linguistes<sup>5</sup>. Au contraire, elle serait plutôt une science au service d'autres disciplines (littéraires, juridiques, exégétiques... ou, peut-être, psychanalytiques).

Je ne suis pas sûr pour autant que la linguistique néo-saussurienne puisse servir à *analyser le discours analytique*, car cette analyse relève d'une pratique bien réglée, et partiellement inconsciente, notamment celle de l'attention flottante. Mais la linguistique néo-saussurienne peut, certainement, permettre de *penser cette pratique*, et, peut-être, en la pensant, de l'enrichir. C'est en tout cas, me semble-t-il, la voie que l'oeuvre de Green a tracée.

Pour conclure sur une note toute personnelle, je voudrais dire qu'il y va de ma fidélité à la mémoire d'André Green et de sa belle ouverture d'esprit, de me sentir – en tant que linguiste qui a eu le privilège d'échanges avec lui – un devoir d'ouverture et d'écoute, face à ce souhait que Fernando Urribarri formule ainsi en terminant sa préface : « prendre part à un programme de recherche qui tente d'ouvrir des horizons prometteurs pour la psychanalyse ». Et je sais que François Rastier partage avec moi ce sentiment d'une dette symbolique que nous avons contractée à l'égard d'André Green – une dette que nous désirons chercher, sans succès assuré, à acquitter dans les années qui viennent. J'ajouterai que cette recherche en commun me semble aussi pouvoir ouvrir des horizons prometteurs pour la linguistique.

---

<sup>5</sup> Antoine Culioli avait insisté, de longue date, sur ce point.